



Une histoire de Noël pour petits et grands

Il y avait quelque chose qui sonnait faux dans la prédication qu'il préparait pour ce dimanche, mais Philippe, malgré ses 35 ans de pastorat, n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui n'allait pas. Il était sûr que s'il questionnait son épouse, elle lui dirait que c'était la faute du texte biblique qu'il avait choisi. Hélène était toujours de bon conseil quand il s'agissait d'émettre des critiques constructives. Elle dirait certainement que c'était plutôt un texte pour le temps de Pâques. D'un autre côté, Stéphane, son assistant jusqu'au mois dernier, aurait félicité Philippe pour le choix de ce texte, même si, dans son for intérieur, il souriait face à un tel choix. Stéphane était un de ces jeunes pasteurs déterminés à souligner dans la Bible l'importance de l'engagement social. C'était toujours très bien vu pour une Eglise de banlieue, plutôt aisée, d'avoir à son service un pasteur engagé socialement comme Stéphane. Mais c'était encore mieux – et Philippe soupira malgré lui... – quand il s'en allait ailleurs et devenait la conscience dérangeante de quelqu'un d'autre !

Le texte biblique en question était le Psaume 51 au verset 19 : « Le seul sacrifice qui convienne à Dieu, c'est un esprit humilié. O Dieu, tu n'écarteras pas un cœur brisé et contrit. »

Hélène dirait que c'était un choix étrange pour un dimanche avant Noël, mais il n'allait rien lui dire à l'avance. C'était bien mieux ainsi ! Il savait que le problème n'avait rien à voir avec le texte. Celui-ci convenait très bien à l'histoire de Noël. Zacharie et Elisabeth, Joseph et Marie, les pauvres bergers et même les rois venus d'Orient étaient tous des esprits brisés et contrits, offerts à Dieu... Et pourquoi est-ce que cela ne marchait pas ? Pourquoi est-ce que ces mots avaient un goût de pain dépourvu de sel ?

Il se leva, la prédication à la main, et commença à marcher dans son bureau. Et peut-être que s'il la lisait à haute voix... « Quand Zacharie entra ce jour-là dans le sanctuaire pour offrir l'encens... »

Stling ! Il plongeait instinctivement par terre... Une bonne chose ! parce qu'il avait pu sentir la balle de tennis frôler ses cheveux, alors qu'elle lui passait juste au-dessus de la tête. La balle fut arrêtée par la plaque que lui avait offerte son Eglise pour ses 25 ans de ministère. Philippe ramassa la balle et courut à l'extérieur.

Quand il arriva sur le gazon, les enfants étaient loin depuis longtemps, bien sûr ! L'herbe humide était marquée par leurs empreintes dévastatrices. Et en haut du bâtiment, le carreau brisé de la fenêtre du bureau étincelait dans le soleil de la fin d'après-midi.

Il s'autorisa un juron... Combien de fois n'avait-il pas chassé des enfants hors de ce bout de gazon que l'Eglise possédait encore ! Et maintenant la fenêtre ! Il ne trouverait personne pour la réparer un samedi après-midi ! Et avec Noël si proche, elle ne pourrait certainement pas être réparée avant une semaine ou même davantage. Il était sur le point de retourner à son bureau quand il réalisa que les petits vandales avaient laissé quelque chose derrière eux. Il s'en approcha.

Philippe ramassa l'objet et le regretta immédiatement. La chose était dégoûtante et répandait une odeur immonde. Il manquait une patte et une autre était en train de se détacher... mais Philippe

pouvait dire qu'il y a fort longtemps, cette chose avait dû être un ours. Quand ses propres enfants étaient petits, ils avaient aussi eu des ours en peluche. Suzy avait dormi avec une de ces choses stupides pendant des années.

– C'est l'ours de mon frère ! dit une voix. Philippe baissa la tête et aperçut un visage au nez qui coulait. Le garçon devait avoir 9 ou 10 ans, même si, depuis que ses propres enfants avaient grandi, il avait de la peine à deviner les âges.

– C'est l'ours de mon frère ! répéta le garçon en tendant un petit bras malingre.

– Une seconde... dit Philippe. Tu es la personne que je cherchais !

– Moi...

– Oui, toi. Et la fenêtre, jeune homme...

– Quoi la fenêtre ? J'suis juste venu chercher l'ours de mon frère.

– Qui l'a perdu pendant que vous vous sauviez en courant...

Les yeux du garçon reflétaient son incompréhension.

– Je sais rien sur cette fenêtre.

– Bon, je vais garder l'ours et la balle jusqu'à ce que tu te souviennes...

– Qu'est-ce que vous allez faire avec cette peluche qui sent mauvais ?

Philippe toussa. Il commençait à ressentir les impressions d'un acteur célèbre qui joue dans un mauvais film.

– Vous les enfants, dit-il d'un ton qu'un acteur de la Comédie française aurait envié. Vous les enfants, nous vous avons à plusieurs reprises demandé de ne pas jouer sur le gazon de l'Eglise. Vous avez complètement abîmé le peu d'herbe qu'il y a et maintenant vous avez cassé une vitre...

– J'sais rien...

– Tu l'as déjà dit.

– Mais j'aimerais bien parler à tes parents et voir avec eux qui va payer le remplacement de ce carreau dont tu ne sais rien.

Le garçon haussa les épaules.

– Le pasteur n'a jamais rien dit quand on jouait ici...

– Jeune homme, je suis le pasteur !

– Alors, l'autre...

Il devait parler de Stéphane. Bien sûr, Stéphane aurait même organisé des rencontres de scouts sur le gazon de l'Eglise, s'il avait pu le faire.

– Ce pasteur n'est plus ici !

Le garçon renifla, se balançant d'un pied sur l'autre. Du coin de l'oeil, Philippe pouvait voir un petit gamin à moitié caché au coin du bâtiment, le propriétaire de l'ours sans doute.

– Si tu veux l'ours, dit Philippe à haute voix. Dis à tes parents de venir me voir dans mon bureau. C'est la pièce... ajouta-t-il en se baissant à la hauteur du garçon, au carreau cassé.

Il se releva, lui tourna le dos et rentra à l'intérieur en se disant que le seul problème avec le monde aujourd'hui c'était que les enfants n'apprenaient pas à être responsables de leurs actes. Plus tard, alors qu'il recouvrait la fenêtre de plastique, il se demanda s'il avait bien agi. C'était un peu mesquin d'avoir gardé le jouet du petit garçon, mais bon...

Il était à nouveau plongé dans sa prédication et il avait presque oublié cette histoire de carreau cassé quand la sonnette retentit. Il se leva, énervé. Toutes les portes de l'Eglise étaient fermées pour des raisons de sécurité. Et quand la secrétaire n'était pas là, c'était très désagréable de devoir aller ouvrir. Devant la porte, il y avait une femme avec deux garçons.

– Oh ! dit-il. Entrez !

Elle hésita.

– Thomas a dit que c'est vous qui aviez l'ours de Matthieu.

Elle avait l'air en colère.

– Allons parler dans mon bureau. D'accord ?



Il avait besoin de temps.

La femme s'assit sur le bord de la chaise qu'il lui avait offerte, les enfants tout près d'elle.

– Le problème, commença Philippe, c'est que la pelouse de l'Eglise n'est en aucun cas un parc public.

– L'autre pasteur n'a jamais fait de remarque, dit-elle.

– Oui, mais voyez-vous, il n'y a pas assez de place... et il y a les fenêtres !

– Je n'ai pas d'argent, dit-elle. Mon mari n'a plus de travail depuis des semaines. En plus il est parti je ne sais où.

Elle parlait de manière agressive, comme si Philippe était responsable de ses malheurs.

– Cette année, les enfants n'auront pas de cadeau de Noël. Ils l'ont compris. Mais ils ne comprennent pas pourquoi Matthieu ne peut pas récupérer son nounours. C'est la chose la plus mesquine que j'aie jamais vue. Matthieu a son nounours depuis qu'il marche !

Elle regarda Philippe de haut en bas.

– Regardez-moi ce petit gamin de 5 ans. Son papa nous a quittés juste avant Noël. Il ne verra pas le Père Noël. Et Monsieur le Pasteur vole son ours en peluche. J'espère – et je le dis devant Dieu ! – que cela vous comble !

– Madame... Vous pouvez être certaine que je ne tiens pas à garder cet ours.

– Où est l'autre pasteur ? Quand on avait des problèmes, il nous aidait, lui ! Il ne nous volait pas...

– Le pasteur Stéphane Reymond exerce dans une autre Eglise.

– Ah ! alors, tout s'explique !

Elle se leva si abruptement qu'elle renversa presque ses deux garçons.

– Je suppose que tu peux dire au revoir à ton nounours, Matthieu. Je suis sûre que le pasteur a des choses plus importantes à faire qu'à nous parler.

– Bon, écoutez, Madame... Madame...

– Mon nom ne vous intéresse de toute façon pas !

– Si seulement vous m'en laissiez le temps... Vous voulez bien vous rasseoir, s'il vous plaît.

A nouveau, elle renversa presque ses enfants et se rassit.

Philippe alla jusqu'à son bureau et prit l'ours. Il le donna au petit garçon.

– Je suis désolé de t'avoir rendu si triste, Matthieu. Voilà ton ours.

Le garçon regarda Philippe comme s'il le soupçonnait d'un mauvais coup, puis il saisit son ours. Philippe s'assit.

– Bon, Madame...

– RoCHAT, dit-elle.

– Madame RoCHAT... Nous... L'Eglise... Nous aimerions vous donner un petit coup de pouce.

Il mit la main à son porte-monnaie et donna de l'argent à la jeune maman pour acheter de la nourriture.

Dès que cette famille eut quitté l'église, le pasteur appela la responsable de l'action sociale de la communauté pour lui demander si elle pouvait acheter des cadeaux pour le Noël des RoCHAT.

Quand il lui eut raconté, dans les grandes lignes, ce qui s'était passé, la responsable se mit à rire.

– C'est encore des pauvres de la clique de Stéphane, releva-t-elle.

– Stéphane, quoi ?

– Les pauvres de Stéphane. Il était toujours en train de nous courir après pour qu'on aide « ses pauvres ». Il disait toujours que l'Eglise devait s'occuper des nécessiteux du voisinage. Ces gens, on les appelait « les pauvres de Stéphane ». C'était pas très poétique, mais bien compréhensible... Et il y en avait une jolie troupe !



Le dimanche avant Noël était toujours un jour fantastique dans son Eglise. Des années auparavant, quelqu'un avait donné une crèche, presque grandeur nature, qu'on plaçait à gauche de la chaire. Les personnages avaient été taillés dans des sapins du Jura et un membre de l'Eglise les mettait en place. Le tout donnait l'impression de se trouver dans une grotte. Une lampe placée dans la mangeoire éclairait le visage de Marie. Sur le côté droit, un énorme sapin de Noël brillait de boules blanches et dorées. Dans le fond de l'église, une lignée d'étoiles de Noël et de bougies étaient allumées.

La prédication de ce quatrième dimanche de l'Avent se déroula assez bien.

– Peut-être, pensa Philippe, que les péripéties avec les Rochat l'avait aidé.

Ils étaient même à l'Eglise, ce matin-là. Tous les trois. Un peu sur leur garde. Dans l'ensemble, c'était un culte magnifique. Il salua tout le monde à la sortie, avant de venir rechercher ses affaires près de la chaire. Quelque chose dans la crèche accrocha son regard. Peut-être que la lumière était un peu faible. Il alla voir cela de plus près.

Il aperçut tout de suite un objet qui masquait l'ampoule. Il n'en croyait pas ses yeux. Mais ce fut son nez qui le convainquit. Le nounours de Matthieu Rochat était couché dans la mangeoire.

Philippe ne savait pas s'il fallait rire ou pleurer. Il avait été content d'aider les Rochat. L'argent, les cadeaux... mais maintenant il avait d'autres choses à faire ! Il essaya d'imaginer que le nounours était un merci à Dieu de la part du petit Matthieu. Mais il avait des doutes. La présence du nounours dans la crèche voulait dire autre chose.

Il ramena Hélène à la maison, mangea rapidement et retourna en ville. L'ours était dans un sac en plastique, mais son odeur emplissait la voiture. Son Renault Espace avait soudain l'air très long et très neuf, alors qu'il se parquait devant un vieil immeuble délabré. Il dit une petite prière, puis se rendit à l'intérieur.

Les Rochat habitaient au quatrième étage. Il monta les escaliers lentement. Il trouvait qu'à 60 ans il était encore en pleine forme. Mais malgré cela, 4 étages, ça n'était pas rien ! L'immeuble entier sentait comme l'ours de Matthieu. Mme Rochat vint lui ouvrir.

– Je... euh... J'ai de nouveau l'ours de Matthieu, dit-il.

– Il m'a dit qu'il l'avait laissé à l'église.

– Puis-je entrer ?

– Si vous y tenez...

Elle recula d'un pas.

– Les garçons, éteignez la télé. Le pasteur est ici.

Ils n'obéirent pas, mais tournèrent la tête et le regardèrent.

– J'ai rapporté ton ours, Matthieu, dit Philippe en le sortant d'un sac et en le lui offrant. Matthieu se recroquevilla en faisant non de la tête.

– Dis merci au pasteur, Matthieu !

Matthieu secoua la tête.

– Il ne le veut pas, Monsieur le Pasteur, dit son frère. Il l'a donné à Dieu.

– C'est pas vrai, Matthieu ! Dieu n'a rien à faire avec ce nounours qui pue ! Maintenant, dis merci au pasteur !

Les yeux du petit garçon se remplirent de larmes. Il marmonna quelque chose de complètement inintelligible.

Philippe se tourna vers Thomas.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il a dit qu'il veut son papa.

– Oh !

– C'est pour ça qu'il a donné son nounours à Dieu, pour qu'il lui renvoie son papa pour Noël.

– Mais c'est pas vrai ! Tu ferais mieux de laisser Dieu tranquille. Il n'a pas de temps pour toutes ces bêtises ! N'est-ce pas, Monsieur le Pasteur ?

– Eh bien...



- Tu vois bien, Matthieu ! Le pasteur sait tout au sujet de Dieu et il sait bien que Dieu ne s’occupe pas de gens comme nous. C’est juste, Monsieur le Pasteur ?
- Eh bien...
- Tu rends Dieu malade en agissant ainsi, Matthieu. Tu vois, le pasteur sait bien que j’ai raison. On ne peut pas faire chanter Dieu comme ça ! Vous êtes d’accord, Monsieur le Pasteur ?
- Oui ! Non !
- Cette femme allait le rendre fou ! Il se mit à genou tout près du petit garçon qui avait commencé à pleurer.
- Ecoute, Matthieu ! dit-il tout doucement. Dieu sait que tu aimes ton nounours et il sait aussi que tu aimes ton papa. Il n’est pas fâché contre toi.
- Le garçon se mit à pleurer encore plus fort. On entendait des mots entre les soubresauts, mais Dieu seul pouvait comprendre ce qu’il voulait dire ! Dieu... et Thomas bien sûr !
- Il veut que vous retrouviez notre papa et que vous le rameniez à la maison, dit Thomas.
- Moi ?
- L’autre pasteur l’a bien fait quelques fois...

Le matin suivant, Philippe commença par appeler la police, l’hôpital, le foyer de l’Armée du Salut... Personne n’avait entendu parler d’Alain Roachat, même s’il était connu de l’Armée du Salut et que là-bas ils lui promirent de lui dire s’ils le voyaient. Bon, eh bien c’était vraiment tout ce qu’il pouvait faire. Il devait encore préparer le culte de la veillée de Noël et Hélène avait besoin de lui à la maison pour finir les préparatifs de la fête. Leurs enfants et leurs familles seraient là pour Noël.

Il était en train de suer sur sa prédication pour la veillée et avait donné des ordres pour ne pas être dérangé quand les enfants apparurent. Il ne sut jamais comment ils avaient réussi à passer sans que sa secrétaire ne les voie, mais ils étaient là. Thomas tenait Matthieu par la main et Matthieu portait son ours à une seule patte.

– Vous l’avez pas trouvé, M’sieur l’Pasteur ? Hein ?

– Non, dit Philippe en s’éclaircissant la gorge. J’ai fait des tas de téléphones, mais personne ne l’a vu.

Thomas fit un pas en avant.

– On a pensé que vous aviez besoin d’une photo.

– Une photo ?

– Oui ! Comment est-ce que vous allez le reconnaître si vous n’avez pas de photo ?

Le gamin lui tendit une vieille photo toute jaunie d’un jeune couple souriant, à la plage.

– C’est lui.

Matthieu pointait l’homme en caleçon de bain.

– L’autre, c’est ma maman.

– Je vois...

– J’ai écrit toutes les informations derrière la photo.

Il tourna la photo. Avec un crayon mal taillé il avait écrit :

Alain Roachat

123, rue du Tir fédéral, Appart 3, 4e

Tél : 021 390 34 32

Yeux : brun

Cheveux : noir

Taille : assez grand.

– Avec ça, vous pourrez le reconnaître.

– Je vois...



– Matthieu veut savoir si vous avez besoin du nounours...
– Non, non, c'est bon, Matthieu. Je pense que je vais pouvoir me débrouiller sans ton nounours.
Je te remercie.

Il devait avoir perdu la tête. Il faisait presque nuit. Il avait un culte à minuit pour lequel il n'était pas encore prêt. Sa femme avait des invités pour le souper. Et lui, il était là, arpentant les rues de la ville, ouvrant les portes des immeubles, montrant une vieille photo à des ivrognes :

« Connaissez-vous cet homme ? L'avez-vous vu ces derniers jours ? »

Quand il montrait la photo, l'odeur assaillait ses narines. Plusieurs fois, il pensa vomir et devoir partir en courant. Il essaya les serveurs et les passants... Plus la soirée avançait, plus il était désespéré et plus il se mit à interpellier tous ceux qu'il croisait. Les gens lui faisaient un sourire peu engageant et se moquaient de lui quand il expliquait ce qu'il faisait.

Il faisait si froid que son visage lui faisait mal. Il était fatigué de marcher, de se pencher et de quémander. Il n'y avait pas de gentillesse dans la rue. Les visages qu'il croisait étaient aussi durs et froids que le béton sous ses pas. Un vent humide pénétrait à l'intérieur des manches de son manteau et le transperçait.

– Joyeux Noël, Papi !

Il eut juste le temps de s'étonner de la salutation peu ordinaire du jeune gars, avant que le coup ne l'atteigne à la tête et qu'il ne s'écroule sur le trottoir.

Quand il se réveilla, la première pensée qui lui vint à l'esprit, alors que tout tournait encore autour de lui, c'est qu'il était mort.

– Voilà à quoi ressemble la mort, se dit-il, quand la douleur revint et qu'il ferma les yeux pour l'éviter. Il était couché sur un banc dur, très étroit. Cela sentait le désinfectant et quand la douleur lui permit d'ouvrir les yeux, tout ce qu'il pouvait voir c'était des barreaux. Puis la douleur revint et il referma les yeux. Quand la douleur finit par s'atténuer un peu, il commença par ressentir autre chose. Il était bien mort, mais bon ça n'allait pas trop mal. Quelque chose, quelqu'un, une présence forte se tenait à ses côtés. Il n'avait pas peur, pas peur de la mort, mais étrangement il avait peur de la présence. Il avait à la fois peur et pas peur. Il voulait demander :

– Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

Mais il était silencieux, parce qu'à la fois il connaissait et ne connaissait pas la réponse.

Puis il y eut une voix tout à fait ordinaire, une voix humaine qui dit :

– Votre femme est ici pour vous ramener à la maison.

Pauvre Hélène, qu'est-ce qu'elle devait penser ? Il avait appelé une fois pour lui dire de ne pas l'attendre pour le souper. Quelqu'un l'aida à se mettre debout, ouvrit la porte et l'accompagna le long d'un couloir où se trouvaient des cellules, puis ils entrèrent dans une pièce si lumineuse qu'il en était totalement ébloui. Il apercevait tout juste qu'une femme l'attendait, mais il ne parvenait pas ouvrir ses yeux suffisamment tant l'endroit était lumineux.

– C'est pas mon mari, dit la voix de la femme. Mon Dieu, c'est le pasteur !

Philippe s'assit. Il n'en pouvait plus. Il avait peur d'éclater de rire. Il était si fatigué et sa tête lui faisait si mal qu'il n'était pas sûr de pouvoir se contrôler.

Elle se mit à insulter les policiers.

– Le pauvre homme s'est fait dévaliser. Regardez la bosse qu'il a sur la tête. Vous ne faites jamais attention quand vous emmenez quelqu'un au poste ?

Elle se pencha avec sollicitude.



– Vous n’avez rien d’autre à faire que de vous promener la nuit dans un quartier aussi mal famé ! Vous auriez pu être blessé, Monsieur le Pasteur.

Il était trop fatigué pour répondre. La police apporta la vieille photo avec l’adresse au dos.

– C’est tout ce qu’il avait sur lui. Je suppose qu’on lui a volé le reste.

– Où avez-vous eu cette photo ? demanda Madame Rochat à Philippe.

– Des garçons...

– Mon Dieu... Vous étiez dehors, à la recherche d’Alain quand ils vous ont attaqué. A-t-on jamais entendu une histoire pareille ? demanda-t-elle.

– C’est la veille de Noël et le pasteur est dehors à la recherche d’un bon à rien, parce que son gamin aimerait le voir à la maison pour Noël.

Elle secoua la tête.

– Ça bat tous les records ! On a meilleur temps de vous emmener aux urgences pour qu’ils examinent votre bosse.

– Non, dit-il.

Il se sentait un petit peu plus sûr de lui.

– J’ai un culte ce soir à minuit. Appelez juste un taxi pour qu’il me ramène à l’église. Je verrai un médecin demain matin.

Il ne fut jamais capable d’expliquer quoi que ce soit au sujet de la veillée. Peut-être que c’était la blessure – une petite commotion au final – mais cela ne pouvait pas être seulement cela. Quand il se leva pour la prédication, il regarda l’assemblée magnifiquement bien vêtue. Il vit au milieu d’elle une femme, deux petits garçons et un nounours avec un seul bras. Il n’avait pas pu répondre à leurs attentes, mais ils étaient là. Ils avaient compris. Même Matthieu le regardait en souriant, en attendant d’entendre l’histoire de Noël, celle d’un Dieu qui non seulement accepte le sacrifice d’un cœur brisé et contrit, mais celle d’un Dieu qui lui même est brisé et qui vient dans nos nuits. Philippe savait ce que ces mots signifiaient. Né dans une étable nauséabonde, ami des pauvres, des prostituées et des voleurs, puis mis à mort sur une croix, il est descendu au tréfonds de nos nuits. Et juste pour un instant, peut-être le seul dans la vie d’un Philippe, une vie d’ordinaire si propre et si confortable, Dieu l’avait amené là aussi. Philippe avait envie de dire haut et fort à tous ceux qui étaient assis devant lui : « Je sais ce que c’est. Le Seigneur m’a laissé entrevoir un peu de son mystère. »

Juste à ce moment-là, Matthieu souleva son nounours et agita la patte qui restait en direction de la chaire. C’était comme un clin d’œil d’un chœur céleste. Dieu n’avait pas méprisé son petit sacrifice. Le cœur de Philippe éclata alors d’une joie qui disait en substance :

– Gloire, gloire, gloire à Dieu dans les cieux. Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

D’après Katherine Paterson

Cette histoire est une adaptation de « Broken Windows », une histoire de Noël tirée du livre de Katherine Paterson, *Angels and Others Strangers, Family Christmas Stories*, New York, HarperCollinsPublishers, 2006, 176 p.

Katherine Paterson est une écrivaine américaine qui a beaucoup publié pour les enfants.

Un de ses romans a même été adapté au cinéma sous le titre français « Le secret de Terabithia ». Née en Chine de parents missionnaires, Katherine Paterson a épousé un pasteur qui l’a sollicitée régulièrement pour imaginer des histoires qu’il pourrait dire lors de la veillée de Noël. « Le carreau cassé » est l’une de ces histoires.

Cette adaptation a été réalisée par Sylvie Carrel.

